



Dans un des récits de ses *Explorations et aventures en Afrique équatoriale* (1863), l'explorateur français Paul Belloni Du Chaillu raconte avec verve comment, lors d'une chasse au gorille, un imposant mâle attaqua l'un de ses compagnons, le laissant pour mort.

L'enjeu était de décider si les grands singes étaient proches de l'homme

anatomiste, Wyman était un membre actif de la société d'histoire naturelle de Boston. Les deux hommes sympathisèrent et c'est devant cette assemblée qu'en août 1847, avant le retour de Savage aux États-Unis, Wyman annonça en leurs deux noms la découverte d'une nouvelle espèce de grand singe : l'*ingena* devint *Troglodytes gorilla*.

De retour à Boston, Savage poursuivit son travail avec Wyman. Les deux hommes mobilisèrent les collections à leur disposition – deux squelettes de chimpanzés qui se trouvaient dans le Cabinet de la société d'histoire naturelle de Boston, deux présents chez le naturaliste John Collins Warren, deux autres encore à l'Académie de sciences naturelles de Philadelphie, et enfin un en possession de Savage – afin de les comparer aux ossements de gorille rapportés par Savage (deux crânes mâles, deux crânes femelles, deux pelvis mâle et femelle, des os longs supérieurs et inférieurs et quelques vertèbres et côtes). Ces collections ont à ce jour presque entièrement disparu, probablement à l'occasion du déménagement des collections de la société d'histoire naturelle de Boston vers le musée de l'université Harvard, qui conserve encore l'un des crânes de Savage.

Il s'agissait de clarifier la position de l'animal au sein de la classification du vivant. Les naturalistes voulaient aussi s'assurer qu'il appartenait bien à une nouvelle espèce et, le cas échéant, nommer l'animal correctement selon sa place dans la classification. À Londres, cependant, Owen restait à l'affût. Le 22 février 1848, il publia un article en donnant un nouveau nom à l'animal : *Troglodytes savagei*, en hommage à son découvreur. On peut imaginer qu'Owen l'a renommé pour apporter sa pierre à l'édifice d'une découverte très importante pour l'époque.

Durant la décennie suivante, Owen mobilisa ses réseaux pour étudier davantage de spécimens. Des marins anglais passèrent le message et, bientôt, les restes de gorilles se mirent à affluer vers ses collections.

Au Muséum de Paris, Henri de Blainville, successeur de Cuvier à la chaire d'anatomie comparée, décrivit à son tour le gorille dans son *Ostéographie* en avril 1849, peu avant sa mort, grâce à un spécimen reçu d'un chirurgien. À cause d'une probable coquille ou erreur de typographie, « gorilla » devint « gesilla » à l'impression. Le gorille devint alors le *Pithecus gesilla*, d'après le terme « pithèque », utilisé dans l'Antiquité grecque et érigé en groupe pour la classification des orangs-outans par le naturaliste français Étienne Geoffroy Saint-Hilaire quelques années plus tôt.

De fait, ces débats sur la manière de nommer (la taxonomie), vifs en France à l'Académie des sciences en 1853, dépassaient une simple question de vocabulaire et de regroupement. Le véritable enjeu était de décider si l'on allait placer les grands singes (chimpanzé, orang-outan, gorille) à proximité ou non de l'homme.

« FÉROCITÉ, FORCE ET RUSE »

Dans le même temps, on ne savait rien de l'habitat et des mœurs de ce nouvel animal que l'on décrivait depuis les États-Unis et l'Europe. On restait avec un animal fantasmé, assez bien résumé par le propos de Paul Belloni Du Chaillu : « férocité, force et ruse ». Du Chaillu, un Français natif de la Réunion qui devint américain, fut l'un des premiers à explorer les forêts du Gabon et à en décrire les curiosités, lors de ses voyages à partir de 1855.

L'explorateur ne cacha pas son étonnement à la vue de ces êtres velus qui se tenaient debout, poussaient des hurlements caractéristiques et que l'on nommait les « hommes des bois ». Il se vanta d'être le premier à observer le gorille vivant, à le chasser et à le capturer. D'un physique résistant, habile avec les langues et d'un contact aisé avec les populations locales, il explora ardemment le cœur de la forêt gabonaise et rendit compte de ses chasses et de ses rencontres avec les Fangs, groupe ethnique tout aussi fantasmé que le gorille.